

EXIL
INTERMÉDIAIRE

CÉLINE CURIOL

extrait et entretien avec
SARAH GURCEL

A PRÈS *Voix sans issue* et *La permission*, Céline Curiol a publié en 2009 chez Actes Sud son troisième roman, *Exil intermédiaire*. « Manhattan, 3 juillet 2008. Une femme est sur le point de quitter l'homme avec lequel elle vit depuis près de dix ans. Le même jour à Paris, une autre jeune femme vient d'embarquer sur un vol pour New York. » Cette dernière est traductrice. Voici le passage où il est question de son métier – en creux, puisque ce dont il est ici question, c'est de l'exil intermédiaire entre deux traductions –, suivi d'un entretien avec l'auteure, que nous remercions chaleureusement.

Elle s'était assise à son bureau, ordinateur portable fermé. Le matin, elle s'était décidée à jeter le paquet de feuilles griffonnées qui lui avaient servi de brouillons. À l'oblique, à l'horizontale, d'une écriture plus ou moins large, elle notait les acronymes mystérieux, les termes qui prenaient une signification particulière en fonction de leur domaine d'application, les titres à vérifier. Pendant quelques jours, elle conservait les feuilles au cas où, puis s'en débarrassait et l'absence de papiers en désordre devenait synonyme de l'absence de travail. Une semaine auparavant, elle avait remis à ses employeurs la traduction d'un rapport sur les politiques gouvernementales de développement au Burundi ; depuis elle attendait un nouveau document à traduire. Une semaine sans rémunération pendant laquelle son inactivité professionnelle l'avait incitée à dépenser, à s'acheter deux robes Hervé Manuel, une vraie folie. Mais l'imprévisibilité de ses revenus n'était pas ce qui gênait le plus Éléna : le problème était qu'elle ne parvenait pas à apprécier pleinement ses moments d'oisiveté. Améliorer ses connaissances,

chercher et éprouver, à chaque mot qui tombait juste, une petite pointe de plaisir, voilà ce à quoi elle aimait occuper ses journées. Aussi banales, rébarbatives ou mal écrites que soient les phrases contenues dans les rapports qu'on lui confiait, ces phrases étaient des énigmes, résolues lorsqu'elle parvenait à lacer les mots français de manière qu'ils cernent au mieux l'original. Elle ne faisait pas correspondre des mots, mais des parcours. C'était la sensation de sens qui la guidait. Se lever en sachant qu'aucun travail ne l'attendait, sauf des tâches ménagères peu motivantes, lui déplaisait. Dès qu'elle restait plus d'une semaine sans travailler, l'inquiétude s'emparait d'elle. Elle appelait cela la tourmente du vide. En dépit de son expérience, elle ne pouvait pas s'en débarrasser. C'était un état qu'elle aurait décrit comme une perte de tenue interne, une brusque incapacité à se définir par rapport au monde, un doute sans objet précis. Dans ces périodes d'interruption qu'elle souhaitait lorsqu'elle était submergée de travail et redoutait lorsqu'elles lui étaient offertes, Éléna se demandait comment une pensée, même informulable ou mal formulée, pouvait parvenir à assiéger un corps : quelles contractions, quelles émissions ordonnait son cerveau pour créer dans ce corps cette impression d'enchâssement par lui-même.

© Actes Sud, 2009